

LES DIEUX MALGACHES ET N'GANGA MAYALA: REGARDS CROISE SUR LES ALTERNANCES POLITIQUES ET LEURS CONSEQUENCES DANS LES ROYAUMES TRADITIONNELS AFRICAINS

Patric Itoua

Flash, Université Marien Ngouabi
itouandinga@hotmail.fr

Résumé :

Cette réflexion traite des alternances politiques et leurs conséquences sociales dans la gouvernance des royaumes. Madagascar et le Congo, sont des espaces géographiques mis en scène par Jacques Rabemananjara et Ferdinand Mouangassa, pour comprendre le fonctionnement des institutions traditionnelles qui ne sont que la métaphore du fonctionnement des institutions modernes de ces pays. A travers Les Dieux malgaches et N'ganga Mayala, des thématiques majeurs – les aspirations réformistes, les crises de palais, les assassinats – sont analysés dans le but non seulement d'établir un tertium compationis entre ces deux textes, mais aussi de trouver des parallélismes qui laissent jaillir explicitement ou implicitement les faits sociaux, au point où le discours social devient un élément d'appréciation de ces deux œuvres. L'approche thématique de Jean-Pierre Richard et sociologique de Georg Lukács sont à juste titre convoquées pour analyser ces thèmes majeurs.

Mots-clés : *alternances politiques, gouvernance des royaumes, Les Dieux malgaches, N'ganga Mayala, regards croisés.*

Abstract :

This reflection deals with political alternations and their social consequences in the governance of kingdoms. Madagascar and Congo are geographical spaces staged by Jacques Rabemananjara and Ferdinand Mouangassa, to understand the functioning of traditional institutions which are only the metaphor of the functioning of modern institutions in these countries. Through The Malagasy Gods and N'ganga Mayala, major themes – reformist aspirations, palace crises, assassinations – are analyzed with the aim not only of establishing a tertium compationis between these two texts, but also

of finding parallelisms which allow social facts to emerge explicitly or implicitly, to the point where social discourse becomes an element of appreciation of these two works. The thematic approach of Jean-Pierre Richard and the sociological approach of Georg Lukács are rightly called upon to analyze these major themes.

Keywords : political alternations, governance of kingdoms, The Malagasy Gods, N'ganga Mayala, different perspectives.

Introduction

La relation entre la littérature et la société est un mariage séculaire dont le divorce ne sera jamais prononcé, tant il est vrai que la présence de la société dans les œuvres de l'esprit contribue à l'avancement significatif des Lettres et Sciences humaines. Ce pacte est d'autant plus vrai que la littérature n'a jamais cessé d'être irriguée par la société eu égard à la mosaïque des thématiques qui y abondent. *L'Illiade* et *L'Odyssée* d'Homère, considérés comme les premiers textes générateurs de la littérature européenne et, par conséquent, de la littérature universelle, jetaient dès l'Antiquité, les jalons de cette heureuse et harmonieuse coexistence. Lire *L'Illiade*, au-delà de sa dimension esthétique, c'est pénétrer en profondeur la société grecque antique avec ses valeurs culturelles, parmi lesquelles l'élévation de l'identité attique qui passe forcément par la création d'un héros. De ce fait, Ulysse est cette image, cette incarnation de l'être grec, redoutable, inoxydable, imperturbable et toujours prêt à défendre la cause grecque. Dans le champ africain, littérature et société sont intimement liées. La littérature structure la société et la société inspire la littérature. Les écrivains africains—à l'instar de René Maron (*Batouala*), Aimé Césaire (*Cahiers d'un retour au pays natal, Une saison au Congo, La tragédie du Roi Christophe*), Léopold Sédar Senghor (*Chants d'ombre, Hosties noires*), Djibril Tamsir Niane (*Soundjata ou l'épopée mandingue*), etc. —ont toujours considéré la littérature comme le reflet de la société. Ces

exemples attestent que le rapport entre la littérature et la société est, sans conteste, une évidence ; et c'est le sens même que donne la *sociocritique* à de nombreux travaux entrepris par des critiques au XXème siècle. Claude Duchet (1979), Lucien Goldmann (1956), Hans Robert Jauss (1978) ou Jean-Paul Sartre (1948), sont de ce point de vue, des critiques ayant entrepris des travaux dans ce sens. Notre sujet, *Les Dieux malgaches et N'ganga Mayala: regards croisé sur les alternances politiques et leurs conséquences dans les royaumes traditionnels africains* s'inscrit dans cette dynamique. Il s'agit de montrer que Jacques Rabemananjara dans *Les Dieux malgaches* et Ferdinand Mouangassa dans *N'ganga Mayala* opèrent un retour aux sociétés africaines traditionnelles pour dévoiler leur mode de fonctionnement. En effet, ces deux pièces laissent jaillir explicitement ou implicitement les faits sociaux, au point où le discours social devient un élément de leur appréciation. C'est cet ancrage du discours théâtral dans le social qui nous inspire les questions de recherche suivantes : Comment l'écriture théâtrale s'approprie-t-elle les sociétés africaines traditionnelles ? Comment s'opèrent les alternances politiques dans *Les Dieux malgaches* et *N'ganga Mayala* ? Existents-ils des singularités dans la représentation des alternances politiques dans les deux pièces de théâtre ? Ces deux questions inspirent les hypothèses de recherche suivantes : primo, les dramaturges malgache et congolais opèrent un retour aux sociétés africaines traditionnelles, pour dévoiler au lecteur leur organisation et leur fonctionnement. Secundo, ils peignent ces sociétés comme des territoire crisogènes dans lesquels les alternances politiques sont sources de tension et de violence, du non-respect des instances et de déstabilisation du tissu social. Quoi qu'il en soit, si l'élément déclencheur de l'écriture s'avère la problématique des alternances politiques et leurs conséquences dans les royaumes africains traditionnels, tout au long de l'énonciation théâtrale, les nuances dans le déroulement et le dénouement des évènements

sont perceptibles chez les deux dramaturges : dans *Les Dieux malgaches* l’alternance débouche sur une situation critique baignant essentiellement dans le sang et la chasse aux sorcières ; et dans *N’ganga Mayala*, l’alternance, malgré le bain de sang occasionné, donne lieu à une sorte d’élection qui porte à la tête du royaume un personnage féminin, garant des institutions sociales. Pour répondre à ces questions et ainsi justifier nos hypothèses, l’étude s’adosse sur l’approche thématique à partir de laquelle va se définir une lecture binaire ou plurielle, afin de bâtir un *tertium comparationis* entre le texte de Jacques Rabemananjara et celui de Ferdinand Mouangassa. L’approche thématique en tant branche de la littérature comparée aidera à soutenir l’idée selon laquelle « la totalité de l’acte créateur peut être comprise comme modulation, à l’infini, d’un thème unique ; entendant par thème, une expérience unique, ou une série d’expériences analogues formant unité et laissant une empreinte ineffaçable sur l’inconscient et la mémoire de l’auteur » (J.-P. Weber, 1966, p. 31). Nous aurons également recours à l’approche sociologique de Georg Lukács ; celle-ci consistera en l’exploitation des faits sociaux inhérents dans les deux textes. Si la littérature sur l’alternance politique en Afrique est riche est abondante, comme l’attestent les essais historiques, sociologiques et anthropologiques des Fulbert Sassou Atisso (2001), Omer Arsène Ivora Mouangoye (2024), Jean Yaovi Dégli (2007), Jean-Claude Willame (2016), etc. aucun critique n’a soulevé la question de l’alternance politique. Choisir de mener une réflexion sur ces deux pièces de théâtre, c’est chercher à montrer comment le théâtre en tant genre très ancré dans le social traite d’une problématique aussi sensible que celle de l’alternance politique. Publiées successivement en 1977 et 1988, les deux pièces de théâtre s’inscrivent dans la dynamique des œuvres prémonitoires dans lesquelles les dramaturges se sont engagés à prédire la tragédie du pouvoir en Afrique postcoloniale ou postindépendance. Ainsi, notre étude s’adosse

sur une démarche consistant à croiser les regards sur deux espaces géographiques, deux aires culturelles que mettent en scène Jacques Rabemananjara et Ferdinand Mouangassa. Il s'agit de construire un discours critique qui met en avant la représentation fictionnelle des alternances politiques.

1. De la représentation des alternances chez Rabemananjara et Mouangassa

La notion d'alternance telle que nous l'appréhendons, ne saurait se saisir en dehors du cadre dramaturgique. C'est une réalité que l'on retrouve dans l'écriture du personnage, la construction de l'espace-temps, l'organisation de la fable et du dialogue ; dans la composition même des pièces à l'étude. Elle s'exprime également à travers la structure des événements dont les péripéties et les retournements portent les marques du mouvement conflictuel. Aussi, l'alternance dans les dramaturgies à l'étude se définit-elle par son rapport avec le public qu'elle met souvent en déroute. Elle engendre, en effet, un théâtre déconcertant qui, piétinant toute règle de bienséance, fait du lecteur-spectateur un être constamment choqué, embarqué dans l'univers de l'agressivité. En clair, la violence dont il s'agit, apparaît comme une pulsion dramaturgique organisant de l'intérieur la forme de la pièce qui la renferme (E. Gbouabé, 2007, p.8)

Ainsi dit, la scène textuelle dans *Les Dieux malgaches* et *Nganga Mayala* sont des espaces de la manifestation de la volonté du changement. Les deux dramaturges ont mis en scène deux royaumes où règnent le désir de renversement des majorités politiques selon les principes établis. Cependant, les jeux d'alternances se font quasiment dans un climat de déliquescence où les royaumes traversent des crises déstabilisantes et ruineuses. Les assassinats et les disparitions tragiques qui les entourent, témoignent des rapports conflictuels au sein de ces

sociétés où le langage des armes et le vocabulaire de la violence succèdent malheureusement à la raison et au bon sens. Jacques Rabemananjara et Ferdinand Mouangassa, en mettant en scène ces situations, partent de l'observation de leurs sociétés réciproques, Madagascar et le Congo, où les alternances politiques, allant de la période pré-indépendance à la période postindépendance, s'effectuent toujours sinon très souvent dans un climat d'ensauvagement et de déraison. De ce fait, ces dramaturges sont de véritables observateurs des sociétés dans lesquelles ils vivent, les sociétés qui les ont vus naître et des sociétés pour lesquelles ils se font porte-paroles. C'est dans ce sens qu'il convient de dire avec Daniel Madelénat (1989 ; p.105) que,

L'art est une activité sociale ; l'œuvre esthétique ne s'isole pas d'un environnement religieux, politique, culturel, économique, voire technique, bref d'un ensemble d'institutions, de mentalités, d'idéologies, de savoirs, d'attitudes proprement sociaux : voilà l'évidence, ou le postulat, qui inaugure toute réflexion sur les rapports entre la littérature et la société.

Mais à la différence des alternances politiques qui s'opèrent çà et là en Afrique subsaharienne sur fond du tribalisme ou du régionalisme, comme le montre si bien Jean-Claude Willame dans son étude (2016), celles mises en scène par l'écrivain malgache Jacques Rabemananjara et le dramaturge congolais Ferdinand Mouangassa, ont pour épicerie la volonté de réformer les institutions des royaumes. Trois mécanismes entre en jeu lorsqu'il s'agit de représenter les alternances dans *Les Dieux malgaches* et *Nganga Mayala* : les aspirations réformistes, les crises de palais et des assassinats. Ces trois mécanismes constituent le socle de notre réflexion.

1.1. Les aspirations réformistes

Les lecteurs de Jacques Rabemananjara et de Ferdinand

Mouangassa sont bercés dès les premières pages de deux pièces de théâtre par l'esprit d'harmonie et le caractère idyllique qui sous-tendent le bonheur des personnages. Mais, ce bonheur n'est qu'une illusion parce qu'il cache les germes des révoltes imminentes, destructrices du tissu social et de l'harmonie initiale. Les conversations entre d'une part, le roi Radama et sa suite et, d'autre part, le roi Nganga-Mayala et sa fratrie, présagent effectivement des situations conflictuelles qui mettront les royaumes dans une instabilité institutionnelle. La volonté de ces rois de vouloir réformer en profondeur les institutions de leurs royaumes, est pour eux une dynamique qui participe de l'évolution des mentalités et de la conception de la notion du pouvoir. Dans *Les Dieux malgaches* (1988 ; pp.14-15) lorsque Randretsa fait savoir au roi Radama qu'en sa qualité de roi régnant sur l'Imerina, il ne peut en aucun convoler en juste noces avec une étrangère qui plus est, une esclave de la tribu Sakalave, le roi lui fit remarquer que seul l'amour peut s'affranchir des préjugés de cour et par conséquent, il entend apporter des réformes significatives pour son royaume :

RANDRE TSA

Elle est d'une tribu à la nôtre rebelle
Et, si je ne suis rien que votre chien fidèle,
de nos Rois, Aïeux, interrogez la Voix :
Aucun n'osa toucher à l'assise des Lois...

RADAMA

Et l'Amour ! Que fait-on de l'amour d'une
femme,
ce souffle, cette ardeur dont vit toute notre
âme !...
D'ailleurs, j'entends « régner » et j'entends
changer tout,
tout ce qui m'apparaît sans logique et sans
goût.
Je rêve d'opérer une utile réforme

de nos mœurs. Ce sera quelque chose d'énorme.

Le guide est tout trouvé ; Jean Laborde. Un savant...

Comme nous le constatons dans ces fragments de textes, les intentions du roi Radama de réformer son royaume sont exprimées de manière claire ; cette rectitude qui le caractérise, dénote la volonté du roi de rompre avec les anciennes pratiques, c'est-à-dire ce qui lui « *apparaît sans logique et sans goût* ». Le texte de Ferdinand Mouangassa (1977, p.11-12) ne se départit pas de cette logique. Dans une entrevue familiale qui met en relief des échanges autour de la question du pouvoir et de l'organisation de la gouvernance du royaume, le roi N'ganga Mayala fait savoir à sa fratrie, ses aspirations réformatrices, celles consistant à apporter un renouveau institutionnel, au niveau du Conseil des Anciens, afin de permettre à toutes les couches du royaume d'être représentées. Cette volonté réformiste rencontre l'affront des certains personnages, comme l'atteste le dialogue ci-dessous :

MAKAYA : Père, je viens de la cité où l'on parle de l'installation du nouveau Conseil dont la séance d'ouverture est prévue pour ce soir.

LOUZOLO : Que raconte-t-on ?

[...]

LOZI : Père, en quoi consiste ce changement dont on parle tant ?

N'GANGA MAYALA : Vous connaissez les difficultés que j'ai rencontrées avec le précédent Conseil des Anciens dont la plupart des membres issus des familles nobles s'opposaient sans cesse au programme que le premier conseiller et moi-même avons élaboré pour le bien-être de notre peuple.

[...]

N'GANGA MAYALA : Le Conseil des Anciens était trop conservateur et réfractaire à l'évolution inévitable de notre société. Ainsi, pour éviter le pire et assurer l'équilibre du pouvoir partant, la stabilité de nos institutions, j'ai préféré faire collaborer au sein du Conseil des Anciens, peu disposés à oublier leur bon vieux temps et les jeunes, avides de progrès. Par ailleurs, j'ai pensé que pour habituer un bon nombre de citoyens à la gestion des choses publiques, il faudrait renouveler cette assemblée tous les deux ans, afin certains n'aient pas l'illusion d'être membres à vie de droit du Conseil. Personne n'a été façonné spécialement pour les hautes fonctions du royaume. L'usure, le temps et les honneurs peuvent faire d'eux des égoïstes, déterminés à se cramponner et susceptibles de perdre de vue le caractère aigu et urgent des vrais problèmes du peuple.

Ce long dialogue se lit sous le signe de la réforme. Le Roi Nganga Mayala conscient que les « Anciens étaient trop conservateur et réfractaire » au changement postule pour redynamisation des institutions. Le Roi Nganga Mayala comme l'indique le nom « Nganga » qui dans les langues kongos renvoient au « féticheur » se veut être un guide éclairé qui dirige le royaume en mettant en avant l'intérêt général. Face à l'égoïsme des Anciens, il s'engage à « habituer un bon nombre de citoyens à la gestion des choses publiques » et à « renouveler cette assemblée tous les deux ans, afin que certains n'aient pas l'illusion d'être membres à vie de droit du Conseil » ; car pour lui « personne n'a été façonné spécialement pour les hautes fonctions du royaume ». Il s'agit là d'une ligne de démarcation, d'une volonté de repenser le système et de réformer le mode de fonctionnement du royaume pour le bien-être de tous.

Ainsi, soutenir que dans le texte de Jacques Rabémananjara comme dans la tragédie de Ferdinand Mouangassa, les aspirations aux réformes occupent une place de choix dans la

vision de gouvernance devient un fait certain. Ces aspirations, justement, sont portées par des personnages, les rois en l'occurrence, qui n'ont pour ambitions que d'apporter des renouveaux institutionnels. Contrairement à la conception du pouvoir royal dans le théâtre de Sophocle où le roi Créon, contre qui se ligue Antigone, n'ose toucher à l'assise des lois pour donner une sépulture au macchabée de Polynice, Radama et N'ganga Mayala sont des rois progressistes et rénovateurs. Si Créon peut dans une certaine mesure être considéré comme un roi normatif, alors même que son rapport au pouvoir semble déjà lui attribuer le mauvais rôle, Radama et N'ganga Mayala, loin d'être considérés comme des anti-héros, se distinguent du roi grec par leur ouverture d'esprit et non par des conceptions obscurantistes séculaires. Cependant, leurs aspirations réformistes n'épousent pas l'assentiment de leurs peuples et conduisent à des crises de palais qui paralysent la quiétude sociale et déstabilisent les institutions.

1.2. Les crises de palais

Les crises de palais sont fréquentes dans la littérature tragique et mettent souvent en avant les questions liées à succession au trône. Sylvie David-Guignard (2008), dans un article consacré au partage du pouvoir dans le cycle des légendes thébaines, montre clairement que la succession au trône s'organise souvent à la suite de la mort brutale des souverains ou encore lorsque le roi, pour des raisons évidentes, s'exile lui-même ou est excommunié. Tel est le cas de Polynice et Étéocle, les deux fils d'Œdipe, qui se lancent dans le partage du pouvoir après les actes honteux commis par leur paternel. L'exil d'Œdipe va ouvrir une brèche qui conduira alors sa descendance dans une impasse. La quête du pouvoir devient, de ce fait, un élément majeur autour duquel se noue le tragique qui, disons-le, ouvre béante la porte d'une guerre fratricide et destructrice : Antigone, Polynice et Étéocle, sont tous pris dans ce tourbillon dont l'issue

ne pouvait qu'être malheureuse. Il en est de même pour Jacques Rabémananjara et Ferdinand Mouangassa qui mettent en scène des crises de palais qui, à quelques nuances près, obéissent au schéma classique. Dans *Les Dieux malgaches*, la scène tragique tourne autour de la prise de pouvoir par la force ; il s'agit de toute évidence d'un coup d'Etat orchestré par le premier ministre Raharo. Dans cette pièce de théâtre, l'on assiste à un dysfonctionnement total des institutions ; l'autorité suprême est bafouillée, la notion du pouvoir s'effrite et tout semble redevenir à l'état sauvage dans un royaume pourtant civilisé. L'échange musclé entre le Devin Rahaga et le premier ministre Raharo dans ce fragment textuel (1988, p.42), l'exemplifie bien :

RAHARO

Radama est un ingrat aux Dieux mêmes,
injuste.

RAHAGA

Radama étant le Roi, son sang demeure
auguste.

RAHARO

S'il est Roi, sa couronne, à nous seuls, il la
doit.

RAHAGA

Une raison de plus pour respecter son droit.

RAHARO

Il ose nous trahir et nous couvrir de honte.

RAHAGA

Mais quiconque le touche aux Dieux en rendra
compte.

RAHORO (*de haut*)

Savez-vous qui je suis, vous qui parlez ?

RAHAGA (*de défi*)

La voix de nos Dieux seuls doit commander
ici.

Ce bras de fer qui alimente les appétits aiguisés du premier ministre Raharo, rappelle en substance les ambitions effrénées du Prince Makaya (1977, p.36-37) dans *N'ganga Mayala* de Mouangassa. Comme dans *Les Dieux malgaches* où le prince s'oppose aux ambitions réformistes du roi, dans *N'ganga Mayala*, le prince Mayala s'oppose farouchement aux aspirations de son père de léguer à la postérité un royaume réformé. Le dialogue ci-après en est une parfaite illustration :

N'GANGA MAYALA : mes craintes se confirment

MAKAYA : Que tu le veuilles ou non, elle, mariée en dehors du royaume, je deviendrai le maître légitime de ce pays.

N'GANGA MAYALA : Ce sera la misère du peuple et la fin de tous ses espoirs.

[...]

MAKAYA : Le Grand roi espère créer un paradis où tout n'est que joie, plaisir, et où les paysans comblent leurs désirs sans aucun effort et dans l'anarchie.

[...]

N'GANGA MAYALA : Tu tueras les citoyens et tu parviens à les terroriser, ou ils te tueront car tu seras un obstacle sur leur chemin.

MAKAYA : J'écraserai impitoyablement ceux qui seraient tentés de se révolter.

La cruauté langagière du prince Makaya témoigne, à n'en point douter, de son ardent désir de posséder le pouvoir par tous les moyens. Le roi N'ganga Mayala qui, de manière dissimulée, semble prendre le large en confiant le royaume à la postérité, ouvre ainsi une grande fenêtre à la course au trône. Le prince Makaya s'opposera, *ipso facto*, à la princesse Lozi qui nourrit également une vive envie de succéder à son père pour défendre loyalement les intérêts de tout le royaume, sans discrimination et sans préjugés. L'on assiste, comme chez Jacques

Rabémananjara, à une crise de palais qui alimente les stratégies des uns et des autres. Mais ces crises ne sont pas sans conséquences. Elles vont déboucher sur des scènes où seuls assassinats sont l'expression légitime pour accéder au pouvoir.

1.3. Des assassinats

Les assassinats dans ces deux pièces de théâtre, comme nous l'avons déjà le signifié, résultent des appétits des uns et des autres pour arriver au pouvoir. Aussi, le dysfonctionnement des institutions royales causé par les aspirations réformistes pas toujours bien appréciées par les populations, alimente également les sentiments de contestation qui donnent naissance à assassinats. Dans *Les Dieux malgaches* (1988, p.104-105), Jacques Rabemananjara, met en scène dans ce fragment textuel, la fin tragique du roi Radama et celle de sa famille ; le roi, la reine et le prince, ce trio qui incarne la notabilité malgache périra, après une rude bataille, par l'épée des assaillants :

RADAMA (*se débattant*)

Lâchez-moi ! Lâchez-moi !

Je ne veux pas que mon enfant périsse !

LE DEVIN (*ferme*)

Non, le Roi ne doit pas s'exposer au-dehors.

RADAMA (*se maîtrisant mal*)

Que m'importe ! J'entends, moi, partager le sort

De mon fils, de ma femme !...

[...]

DES CRIS FORMIDABLES

A mort ! A mort ! A mort !

Cette scène, combien macabre, montre la détermination des assaillants qui font flèche de tout bois pour en découdre définitivement avec la famille royale. Mais ce que l'on sait de la suite de cet épisode, c'est la fin tragique de la dynastie Radama :

père, mère et enfant, tous passés au tranchant du fleuret des boutefeux.

La violence sanglante est aussi un élément qui accélère le récit dramatique dans le texte de Ferdinand Mouangassa. Comme le montre Christian Biet (2010) dans son ouvrage *Tragédie*, le crime est le leitmotiv dans l'imaginaire théâtral grec et romain. Cette pertinente observation s'applique aussi aux pièces de théâtre à l'étude. En effet, comme dans les tragédies grecques et romaines, dans *Les Dieux malgaches* et dans *N'ganga Mayala*, le crime est le leitmotiv qui conditionne le récit tragique. Les intrigues de deux pièces s'articulent autour des crimes effroyables troublent la quiétude des populations et désorganisent le fonctionnement des institutions. Dans le royaume du roi N'ganga Mayala par exemple, 'entrevue entre le roi, la reine et la princesse (1977, p.50), engendre des scènes d'horreur, de violence qui aboutissent au meurtre ; comme en témoigne le dialogue ci-dessous :

LOZI : Père, il est mort.

N'GANGA MAYALA (*se dresse*)

LOZOLO (*se dresse aussi*)

(*Ensemble*) IL est mort ?

LOZI (*Elle répond par des signes de la tête*).

NGANGA MAYALA : Comment ?

LOZI : De la main criminelle et lâche de Makaya.

N'GANGA MAYALA : Makaya a assassiné qui ?

LOZI : Mon fiancé et son père, ton vieux forgeron.

N'GANGA MAYALA : Oh ! le lâche, l'infâme créature !

Dans ce fragment textuel, la stylistique de la violence est très prégnante. Le dialogue met en jeu la scène de la mort. Cette configuration atteste de la parenté qui existe entre les deux

pièces. Effectivement, aussi bien dans le texte de Jacques Rabémananjara que dans celui de Ferdinand Mouangassa, les violences qui aboutissent aux crimes ou assassinats constituent des éléments qui intègrent le champ de fragilisation de l'harmonie sociale et de renversement des institutions.

Mais au-delà de l'aspect purement esthétique de ces textes, les dramaturges malgache et congolais narrent, en filigrane, les sociétés qui sont les leurs, celles qui les ont vus naître, où les alternances politiques ne peuvent s'opérer que dans un climat de tension et de violences. L'analyse thématique nous a révélé les thèmes majeurs qui traversent les pièces de théâtre de ces deux auteurs. Des aspirations réformistes aux assassinats, en passant par les crises de palais, Jacques Rabémananjara et Ferdinand Mouangassa nous fournissent la photo des sociétés royales de Madagascar et du Congo. Si dans le texte de Jacques Rabémananjara Madagascar est cité sans ambiguïté, dans *N'ganga Mayala*, Ferdinand Mouangassa s'est abstenu de citer son pays de manière claire. Mais les noms des personnages qui entourent son œuvre, font partie de ceux que l'on retrouve dans l'onomastique congolaise. C'est ce qui justifie la pertinence des approches convoquées, en l'occurrence l'approche thématique et l'approche sociologique qui nous ont permis de rapprocher sans ambage les textes des dramaturges malgache et congolais (parce que thématiquement, ils sont proches l'un et l'autre) et surtout d'établir le lien entre ces textes et la société. Ainsi, eu égard des thèmes abordés, le théâtre devient un espace où la société elle-même se reflète, où elle se joue. Lire les pièces de théâtre de Rabemananjara et de Mouangassa c'est découvrir sinon voir la société elle-même être mise en scène, comme le soutient Jacqueline de Romilly (2000).

Si la lecture de *Les Dieux Malgache* et de *N'ganga Mayala*, nous a permis de prendre le pouls de la gouvernance politique, non seulement dans les pays de l'Océan indien et de l'Afrique équatoriale, mais aussi, toute proportion gardée, de l'Afrique

noire dans son ensemble ; une gouvernance politique marquée par divers écueils comme les crises de palais, les assassinats, il s'avère que l'un et l'autre dramaturge adopte une posture singulière dans la composition de son intrigue. Nous nous engageons dans le point qui suit d'étudier les particularités de chaque auteur dans la mise en théâtre des alternances politiques.

2. Alternances politiques et construction posturale des dramaturges

Dans une étude comparée qui confronte deux ou plusieurs œuvres littéraires, l'essentiel ne consiste pas toujours en la superposition des thèmes ou en l'application de telle ou telle autre théorie littéraire. Elle consiste également à retrouver la singularité propre à chaque auteur dans l'exploitation de ces thèmes. Jérôme Meizoz a d'ailleurs imaginé la théorie de la posture, dans ses deux essais, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur* (2007) et *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II* (2011) pour permettre à quiconque s'engagerait à examiner ou d'étudier un phénomène d'avoir la possibilité de cerner la manière singulière qui traite le sujet. Il définit ainsi la posture comme « la manière singulière d'occuper une position dans le champ ».

De cette définition, il découle que Jacques Rabemananjara et Ferdinand Mouangassa, respectivement dans *Les Dieux malgaches* et *N'ganga Mayala*, quand bien même, nous font vivre des situations ubuesques qui portent sur la gestion et la gouvernance des royaumes, chacun adopte une trajectoire particulière. Si le dramaturge malgache, dans son texte, met l'accent sur les aspirations réformistes qui débouchent sur une crise de palais, des assassinats, en n'ouvrant aucune fenêtre à l'expression démocratique, Ferdinand Mouangassa, quant à lui, offre à ses lecteurs un dénouement heureux de son récit. Ayant compris que les appétits du pouvoir se manifestaient dans tout le

royaume, surtout en milieu de jeunes gens bouillonnants, il prit la décision de rendre le tablier et d'organiser une sorte d'élection qui conduira un personnage féminin à la tête du royaume. Cette orientation démocratique du pouvoir est un élément qui échappe à la tragédie de Jacques Rabemananjara et qui le distingue de Ferdinand Mouangassa. Or, en sa qualité d'homme d'Etat, Rabemananjara aurait pu introduire, dans le cadre des alternances politiques, une dose démocratique dans son texte, contrairement à Mouangassa qui n'est qu'un administrateur hospitalier. Aussi, Mouangassa introduit-il intelligemment le personnage féminin qui triomphe des hommes et arrive au pouvoir. Cette introduction n'est pas anodine, mais riche de sens ; la femme est ici, le symbole de l'apaisement, l'incarnation de la Mère-Patrie. Sa mission est de réconcilier les différentes parties en opposition et ramener l'unité nationale, l'harmonie sociale. Mais encore, Ferdinand Mouangassa, à travers l'image de la femme, introduit la question du genre dans la gouvernance des Etats et des institutions. Le personnage féminin dans le texte de Rabémananjara, est loin de faire l'unanimité dans le royaume ; cette esclave Sakalave rejetée par le peuple est une « Pandore », l'être par qui est arrivé tout le mal du royaume. Mais, l'on reconnaît à Jacques Rabémananjara, le mérite d'avoir mis sur la table un sujet tabou qui a toujours divisé les Malgaches : les préjugés sur les Sakalaves. La littérature en général et le théâtre, en particulier assume ainsi la fonction sociale. Jacques Rabemananjara et Ferdinand Mouangassa sont ainsi les témoins de leur époque. C'est ainsi qu'ils ont choisi de peindre les sociétés traditionnelles, en épousant des trajectoires à la fois convergentes et divergentes.

Conclusion

Pour conclure, notre contribution a porté sur *Les Dieux malgaches* et *N'ganga Mayala*: regards croisé sur les alternances

politiques et leurs conséquences dans les royaumes traditionnels africains. Dans une perspective comparative, nous avons montré que les pièces de Jacques Rabemananjara et Ferdinand Mouangassa sont des microcosmes qui regorgent des macrocosmes. En d'autres termes, il s'est agi de montrer que ces deux pièces ont pour sujet de réflexion la problématique des alternances politiques dans les sociétés traditionnelles malgache et congolaise. En analysant les deux pièces de théâtre, nous avons fini par réaliser qu'aussi bien dans le royaume de Radama que dans celui de N'ganga Mayala, les aspirations réformistes, les crises de palais et les assassinats sont les trois stratégies de la représentation du pouvoir politique mieux les thèmes saillants qui ont permis de saisir les véritables enjeux du pouvoir politique. A travers ces trois variantes de la représentation du pouvoir politique, l'on comprend aisément que Jacques Rabemananjara et Ferdinand Mouangassa, ont une perception identique des alternances politiques des espaces géographiques mis en scène, en l'occurrence Madagascar et le Congo. Mais au-delà de cette convergence thématique, il convient de noter que les mécanismes d'accès au pouvoir ne sont pas les mêmes chez Rabemananjara et chez Mouangassa. Si pour le dramaturge malgache, seul un coup force suffit pour parvenir à des changements nouveaux, le dramaturge congolais, quant à lui, ouvre une fenêtre en faisant appel à la notion de démocratie comme moyen par excellence pour opérer les changements souhaités. Nous avons eu, par conséquent, recours à l'analyse thématique de Jean-Pierre Richard et sociologique de Georg Lukács pour circonscrire ce travail. Mais au-delà des thèmes traités, les dramaturges malgache et congolais, dans leurs textes, mettent aussi en avant la question du genre qui pourrait faire l'objet des travaux à venir. *Les Dieux malgaches* et *N'ganga Mayala* s'assimilent à des œuvres prémonitoires dans lesquelles les dramaturges malgache et congolais avaient déjà dessiné les contours politiques de l'Afrique postcoloniale. Les multiples

désordres politiques qui gangrènent les Etats africains postcoloniaux confortent cette thèse des alternances politiques biaisées faites de violence.

Références Bibliographiques

Béguin A., (1939). *L'âme romantique et le rêve*, Paris, José Corti.

Christian B., (2010). *La tragédie*, Paris, Armand Colin, Coll. « Coursus ».

David-Guignard S., (2008). « Le partage du pouvoir : les Étéocle de la tragédie », *Ktèma*, Paris, Persée.

De Romilly J., (2000). *La Grèce antique contre la violence*, Paris, Fallois.

Gbouablé E., (2007). *Des écritures de la violence dans les dramaturgies contemporaines d'Afrique noire francophone (1930-2005)*. Littératures. Université Rennes 2.

Ivora Mouangoye O. A., (2024). *Règne, fin de règne et succession politique au Gabon. La conquête du pouvoir au temps des rénovateurs 1989-2009*, Paris, L'Harmattan.

Madelénat D., (1989). « Littérature et société », *Précis de la littérature comparée*, sous la direction de Pierre Brunel, Yves Chevrel, Paris, PUF.

Meizoz J., (2007). *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*.

Meizoz J., (2011). *La Fabrique des singularités. Postures littéraires II*.

Mouangassa F., (1977). *Nganga Mayala*, Yaoundé, Editions Clé.

Rabemananjara J., (1988). *Les Dieux malgaches*, Paris, Présence Africaine.

Raymond M., (1933). *De Baudelaire au surréalisme*, Paris, Corrèa.

Richard J.-P., (1962). *L'univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil.

Roger J., (2013). *La critique littéraire*, Paris, Armand Colin.

Sassou Atisso F., (2001). *La problématique de l'alternance politique au Togo*, Paris, L'Harmattan.

WEBER J.-P., (1966). « L'analyse thématique ; hier, aujourd'hui, demain », *Etude française*, volume 2, numéro 1.

Willame J.-C., (2016). « L'alternance au pouvoir (et sa limitation) en question en Afrique et ailleurs », *La Revue Nouvelle* 2016/3 (n°3), <https://doi.org/10.3917/rn.163.0017>, consulté le 25 juillet 2024.

Yaovi Dégli J., (2007). *Togo : à quand l'alternance politique ?* Paris, L'Harmattan, Collection Etudes africaines.